



Festival d'Avignon

Numéro 66 / Cassiers – Py – Collin – Atelier Bildraum – Munyaneza – Senatore
Gremaud / Pavillon / Schick – Hernan / Schlittler – Festival de Belluard – Biennale de Venise



« Cherry Coke » © Elodie Fougère

ODÉON

direction
Stéphane Braunschweig

THÉÂTRE DE L'EUROPE

12 septembre – 1^{er} octobre / Odéon 6^e
Les Particules élémentaires
de **Michel Houellebecq**
mise en scène **Julien Gosselin**

5 – 15 octobre / Berthier 17^e
Три сестры
[Les Trois Sœurs]
d'**Anton Tchekhov**
mise en scène **Timofeï Kouliabine**
en langue des signes russe, surtitré en français et anglais

7 – 15 novembre / Berthier 17^e
La Vita ferma
[La Vie suspendue]
texte et mise en scène **Lucia Calamaro**
en italien, surtitré en français

10 novembre – 22 décembre / Odéon 6^e
Les Trois Sœurs
un spectacle de **Simon Stone**
d'après **Anton Tchekhov**
création

24 novembre – 21 décembre / Berthier 17^e
Festen
de **Thomas Vinterberg** et **Mogens Rukov**
mise en scène **Cyril Teste**

12 janvier – 10 février / Berthier 17^e
Saigon
un spectacle de **Caroline Guiela Nguyen**
en français et vietnamien, surtitré en français

26 janvier – 10 mars / Odéon 6^e
Macbeth
de **William Shakespeare**
mise en scène **Stéphane Braunschweig**
création

16 mars – 21 avril / Berthier 17^e
Ithaque
Notre Odyssée 1
un spectacle de **Christiane Jatahy**
inspiré d'**Homère**
création

29 mars – 8 avril / Odéon 6^e
The Encounter
[La Rencontre]
un spectacle de **Complicité / Simon McBurney**
d'après **Petru Popescu**
en anglais, surtitré en français

5 – 27 mai / Odéon 6^e
Tristesses
un spectacle de **Anne-Cécile Vandalem**

11 mai – 10 juin / Berthier 17^e
Bérénice
de **Jean Racine**
mise en scène **Célie Pauthe**

2 – 30 juin / Odéon 6^e
L'Avare
de **Molière**
mise en scène **Ludovic Lagarde**

theatre-odeon.eu
01 44 85 40 40



ÉDITO

CLEPSYDRE

Certains le mesurent à la taille de leurs enfants, d'autres à l'évolution du blanc dans leurs cheveux. Quel que soit l'outil choisi, le temps s'effile et s'échappe et ne se laisse pas si souvent observer. Il se trouve que pour quelques-uns, irréductibles amoureux de la prise de risque, le festival d'Avignon est un marqueur, pilier indétronable dans cette course des jours et des saisons pourtant connue pour déraciner et envoyer valser même les géants les plus solidement ancrés. Ici pas de pieds d'argile mais le sable comme ciment. Nous y voilà donc à nouveau ; retrouver les mêmes têtes, radoter l'absence des anciennes, ne plus bien savoir quoi faire de la sienne. Car en ayant choisi ce rendez-vous comme point d'ancrage d'une vie, les attentes, celles qui savent si bien gâcher le plaisir simple du spectateur, sont au climax. Ce repère immuable de nos frises du temps intimes n'est pas simplement un festival de théâtre – le chant insistant des cigales et les terrasses où le monde se refait toutes les nuits trompent sur ce qui se trame réellement entre les remparts depuis 70 ans –, c'est une parenthèse curative qui adoucit, grâce au pouvoir des plateaux et des âmes qui les habitent, les déchirures des stigmates de l'année écoulée, et parvient parfois même à les sublimer. C'est pour soulager les morsures, regarder ses plaies et embrasser celles des autres que, malgré tout, nous sommes toujours assis, le cœur abîmé mais battant, prêts à recevoir notre shoot quotidien de beauté et de mots. *Addicts*, le manque nous rend nerveux, l'excitation exubérants, la douleur nostalgique et l'alcool *chamallow* mais l'importance existentielle de la réalité estivale de cette utopie transforme nos échecs les plus à vifs et nos peurs ridicules en expérience. Voilà comment nos âmes prennent de l'âge. Voilà pourquoi, même si la nourriture vient à manquer, c'est ici que nous vieillirons.

La rédaction

Prochain numéro le 18 juillet

SOMMAIRE

FOCUS PAGES 4-7

Guy Cassiers – Le Sec et l'Humide

Olivier Py – Les Parisiens

Yann-Joël Collin – Roberto Zucco

Atelier Bildraum – Bildraum

REGARDS PAGES 8-9

Ambra Senatore – Scena Madre

Dorothee Munyaneza – Unwanted

François Gremaud, Viviane Pavillon, Martin Schick – 70 minutes

Katy Hernan & Barbara Schlittler – 1985... 2045

BRÈVES PAGE 10

LES RENCONTRES D'ARLES PAGE 12

Gideon Mendel

Niels Ackermann & Sébastien Gobert

LA QUESTION PAGE 14

Thibault Amorfini

REPORTAGES PAGE 15

Belluard Bollwerk International

Biennale de Venise

le PUY en VELAY
Capitale européenne de Saint-Jacques-de-Compostelle
Patrimoine mondial de l'UNESCO

Picasso

ET LA MATERNITÉ

LE PUY-EN-VELAY
HÔTEL-DIEU
10 JUIL. > 11 OCT.
2017 / www.hoteldieu.info

Organisé par : Agglo le PUY en VELAY, Ville le PUY en VELAY
Réalisé avec le soutien exceptionnel de : PICA 4 ISG, BnF, La Région Auvergne-Rhône-Alpes, VINCI, Fondation Leventis, Hauts-Loires le DÉPARTEMENT, BONNET ASSURÉ, ChaiseDieu, SMCV

Claude dessinant, Françoise et Paloma, Musée national Picasso-Paris © RMN-Grand Palais/Jean-Gilles Berizzi et la succession Picasso, 2017.

IN
LE SEC ET L'HUMIDE

THÉÂTRE / MISE EN SCÈNE GUY CASSIERS / L'AUTRE SCÈNE DU GRAND AVIGNON - VEDÈNE

« Une conférence austère avec pupitre et écran où un comédien endosse le rôle de l'historien contemporain. »

FASCISTE SOUS ANALYSE

— par Mathias Daval —

Séduisantes, les théories de Klaus Theweleit dans les années 70 sur le psychisme fasciste. Percutantes, leur retranscription par Jonathan Littell dans son essai « Le Sec et l'Humide », paru en 2008. A cette double couche s'ajoute celle de Guy Cassiers qui vient poser sur l'ensemble un geste scénique original et puissant.

Dans ce portrait psychanalytique de l'une des grandes figures de l'extrême droite belge, Léo Degrelle, tout est question de dialectique, d'une grille d'interprétation non oedipienne plaquée sur la réalité fasciste vs l'ennemi soviétique : le sec, le propre, le droit, le vertical, le rigide, face à l'humide, au sale, au courbe, à l'horizontal, au mou. Le phallus aryen dressé comme un mirador pour surveiller ce qui peut émerger de l'ombre moite des terres féminines. Au cœur de cette symbolique, même si le conférencier de Cassiers (l'impeccable Filip Jordens) ne l'évoque pas, le Débarquement pourrait être perçu comme un sommet dialectique, le sable de Normandie constituant une sorte de synthèse de l'affrontement

entre le sec et l'humide. De cette vision du monde pourtant, l'Anglo-Saxon est perçu avec indifférence, et le Juif est étrangement absent. Guy Cassiers fait peser sur scène un silence exagéré à l'évocation de cette absence, évacuant les références tout aussi abondantes à la « viscosité » des Juifs que l'on retrouve dans la littérature antisémite de l'entre-deux guerres (Céline parlait de « limacerie gluante »).

“

Morbidity psychique du monstre

Car c'est bien là la force et la faiblesse de la dialectique présentée par Littell : elle est systématique et totale, mais ne semble s'appliquer qu'aux nazis. En fait, ce qui se joue ici n'est ni politique, ni socioculturel, mais d'abord linguistique : le langage comme outil de production du réel. A ce jeu, Cassiers ajoute sa grammaire scénique, dans un travail raffiné avec l'Ircam, qui complexifie et embrouille à la fois les degrés de lecture d'une théorie à laquelle une simple conférence aurait suffi. L'objectif

des – empoignantes – séquences sonores et vidéo est de faire entendre les mots au-delà du premier degré de l'écriture, celui du roman de Degrelle « La Campagne de Russie » sur lequel se base le spectacle. Le pari est partiellement réussi, car le passage au plateau, tout en créant une caisse de résonance du langage, appauvrit aussi le geste originel, malgré la pertinence de l'adéquation entre fond et forme. Il y a chez Littell, comme chez un Foster Wallace, un génie dans l'expression du langage comme producteur d'une réalité mentale à la fois subtile et fascinante. Mais ce génie passe d'abord par la littérature. Le portrait de cet « homme hideux » que fut Degrelle permet de tramer avec force l'image névrotique en l'allongeant sur un divan ; mais il éloigne aussi sa possible identification avec l'homme normal, le spectateur saisi par la morbidité psychique du monstre. Une monstration à double tranchant, donc, mais portée par une telle vitalité dans son cheminement discursif qu'elle laisse à la pièce de Cassiers un goût de d'intelligence dont on ne boudera pas le plaisir.

FOCUS —

IN
LES PARISIENS

THÉÂTRE / MISE EN SCÈNE OLIVIER PY / LA FABRICA, JUSQU'AU 15 JUILLET, À 15H

« Spectacle-tourbillon qui emporte ses personnages dans la ville vibrante qui dévore tout et chacun. »

BRULÔT INDIGESTE

— par Mariane de Douhet —

Ce qui est embarrassant dans « Les Parisiens », adaptation du roman d'Olivier Py par lui-même, ce n'est ni la focalisation lourdingue sur le stade génito-anal, ni la tendance au communautarisme du propos – organisé selon des typologies plus ou moins étanches, les pédés, les putes, les Parisiens – ni le caractère autobiographique suintant l'ego-trip de son auteur, ni même l'ennui que suscite son texte, à travers lequel des vérités générales tentent de se faire passer pour des fulgurances.

C'est d'avoir osé à ce point faire rutiler des clichés sans jamais leur rentrer dedans, comme si Olivier Py se tenait à la surface du vernis qu'il dénonce sans jamais y tracer des fissures, de sorte qu'on assiste à un portrait à charge finalement assez superficiel de la superficialité. La complaisance dans le cliché au pire énerve, au mieux indiffère, rarement amuse (sauf quand on a envie de l'être, mais alors ça n'a plus à voir avec la pièce elle-même). Les homosexuels sont-ils tous frétillants, les putes toutes excessives et fantasques, les féministes forcément énervées, les relations père-fils

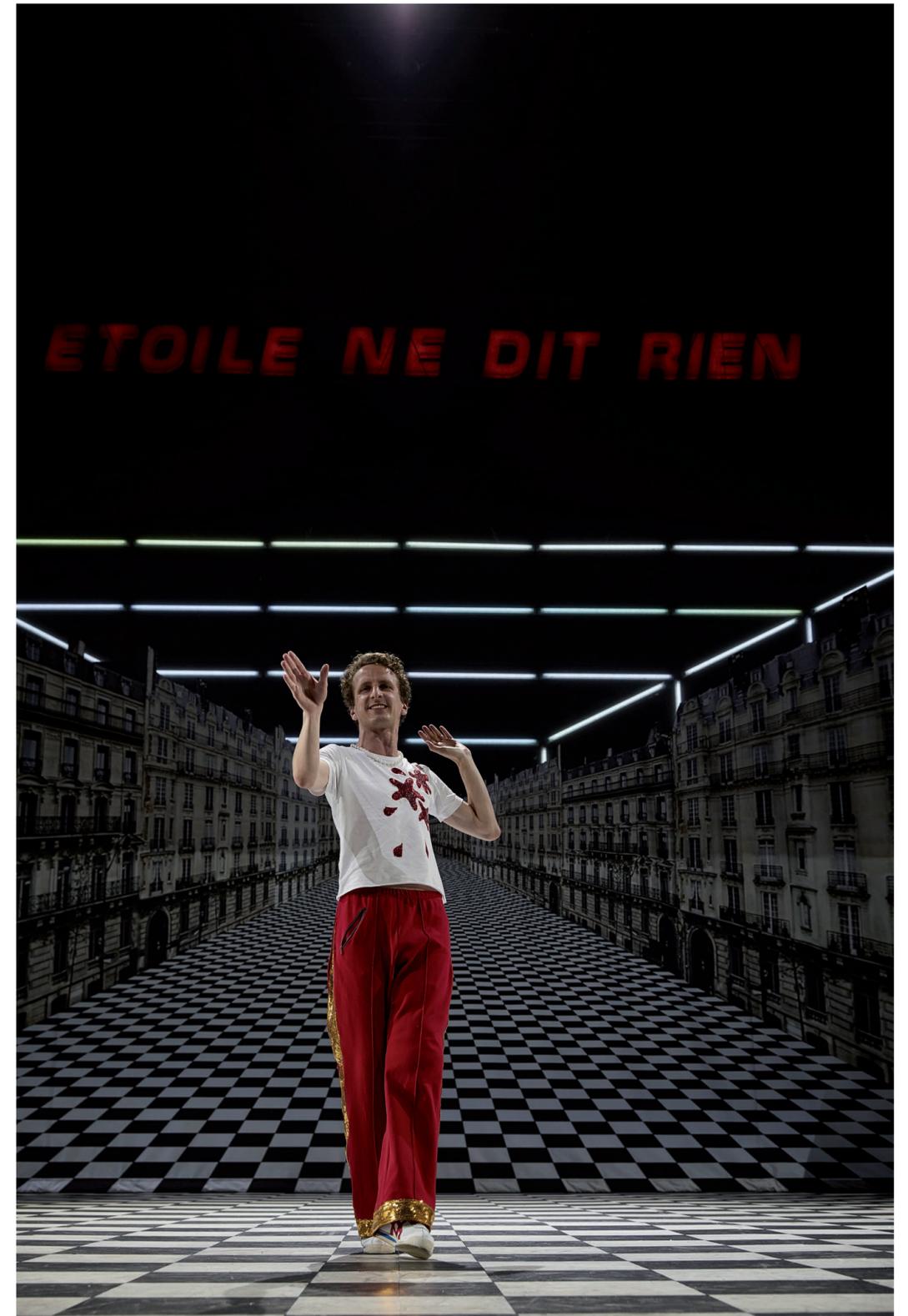
homo nécessairement conflictuelles ? L'auteur assume son cynisme (la pièce règle ses comptes avec le milieu des Parisiens nantis, on aura compris que c'est ici un pléonasmisme, bonjour la subtilité). Si le spectacle a au moins la qualité d'éviter l'arrogance (mais c'est la moindre des choses pour une pièce qui tourne en dérision le snobisme !), il laisse une impression inégale, celle, la plupart du temps, d'une débauche assez vaine de paroles et d'agitation, d'un rythme hystérique qui fatigue, d'échanges souvent verbeux, mais aussi, parfois, d'un certain sens de la comédie.

“

Complaisance dans le cliché

Mais à quoi bon faire le procès d'une certaine attitude quand celle-ci pourrait être celle de n'importe quel « privilégié » (pas nécessairement parisien) ? La déception est là : on ne sent jamais en quoi Paris, idiosyncratiquement, porte la responsabilité des turpitudes dans lesquelles elle plonge Aurélien, jeune Rastignac avide de réussite dans le milieu du théâtre. Py profite de la curiosité qu'allait sou-

lever un tel titre, sans être à la hauteur de ses promesses. La bouée de sauvetage de la pièce reste le talent de ses comédiens : c'est de l'intensité de leur présence sur scène que naît l'attention (qui peine à subsister durant les 4h30), de leur manière de prendre place sur ce grand plateau en damier (scénographie réussie qui attrape l'œil), de réaliser avec une façade haussmannienne, de gambader dans des étages, de telle sorte que Paris redevient ce qu'elle est, à savoir, avant d'être la personnification d'une mondanité, une énergie qui traverse ses habitants. Subitement, le dénominateur commun de ces Parisiens se transforme : ce qui les lie n'est plus (seulement) le règne des apparences, mais l'appartenance à un même courant, celui des gens pressés de vivre et de réussir parce que le temps est compté (pas seulement parce qu'il s'agit d'écraser son prochain). Au sein de ce brûlot trop long parviennent à se détacher certains beaux moments de complicité entre les personnages qui, émancipés de leur caricature, se mettent enfin à vivre : ainsi le coup de peinture bleue que la voisine d'Aurélien, de vingt ans son aînée, dépose sur le sexe de ce dernier est plein de tendresse, et sauve la pièce d'un arrière-goût d'amertume.



« Les parisiens - Olivier Py » © Christophe Raynaud de Laga

RES FACILES. LE SIROP LAISSE DES NAUSÉES.

NOUS NE TENTERONS PAS NON PLUS D'ALLER

IN **ROBERTO ZUCCO**

THÉÂTRE / MISE EN SCÈNE YANN-JOËL COLLIN / GYMNASE DU LYCÉE SAINT-JOSEPH

« Une société qui gronde, incapable d'endiguer la violence qu'elle produit. »

ACMÉ JUVÉNILE
— par Pierre Fort —

Ni dark, ni solaire, ni même schizo, ce Roberto Zucco, interprété par les élèves du Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique, est surtout guignolo.

« On s'emmerde au théâtre 99 % du temps. Pour que je ne m'y emmerde pas, il faut que je sois saisi par une beauté ravageuse et indiscutable » : glissée dans le dialogue des policiers à la fin de ce pénible spectacle, cette déclaration désinvolte de Koltès résonne justement aux oreilles d'un public, qui consulte sa montre depuis un bon moment. La « beauté ravageuse et indiscutable », on l'aura cherchée en vain dans cette partition dramaturgique illisible et détraquée, dont les jeunes comédiens ne savent trop que faire. Pourtant ils mettent le paquet. Question travail, ils assurent : ils sont capables de pleurer sur commande, de mettre des trémolos dans la voix, de se rouler par terre et presque d'imiter l'orage et le soleil. Il n'empêche : on ne retient qu'un jeu brouillon, agaçant et immature, cette absence de grâce de qui ne comprend pas un texte et le sabote en s'employant obstinément à le rendre signifiant. Il

faut que jeunesse se passe. Roberto, tête de veau. Ni criminel, ni héros, peut-être. Mais il en fallait beaucoup pour rater ce personnage, tant il est « forcément sublime », en tout cas sublimé par le texte de Koltès. Dans cette version, le personnage est démultiplié : plusieurs comédiens endossent le rôle.

“

Méchant papillon de nuit devant un projo-soleil

On ne sait pas très bien s'il s'est agi, pour le metteur en scène, d'éviter de faire des choix douloureux dans la distribution, de nous signifier que Zucco, cela peut être vous ou moi, ou de restituer son identité fracassée. Défilent ainsi plusieurs avis de recherche, avec les différents visages de Roberto Zucco. « L'instinct meurtrier » – qu'un gardien de prison voudrait déceler dans le sexe de ceux qu'il surveille –, on le « recherche » en vain, tout comme l'« instinct » artistique de ce spectacle. Quoi qu'il en soit, malgré cette démultiplication, le personnage peine à exister et, du reste, aucune de ses incar-

nations successives ne tape dans l'œil. Pulvérisée façon puzzle, la pièce est bien flinguée. Il nous tarde que Roberto, s'agitant comme un méchant papillon de nuit devant un projo-soleil, ne tombe enfin de sa table minable figurant, elle, le toit de sa prison. Il faut que spectacle se passe. Seul l'affichage du titre-programme des quinze « stations » de ce chemin de croix donne à ce « mauvais détergent » un semblant de tension dramatique. De l'usage surabondant de la vidéo ne subsistent que quelques moments de grâce : lorsque la caméra suit les comédiens à l'extérieur, dans le jardin ensoleillé du lycée Saint-Joseph où se tient le spectacle. Coincé dans l'inconfort d'un siège en plastique bleu, plongé dans l'obscurité et la chaleur étouffante de la salle, le festivalier le plus endurant n'a qu'une seule envie : tout comme Roberto Zucco, se lancer dans cette trouée de lumière et même se jeter, pour en finir, dans la fameuse piscine vide du bar du IN. « Quitte à aller au théâtre, je préfère aller voir du boulevard », dit aussi le policier, reprenant toujours les propos de Koltès. Après un tel spectacle, on est d'accord.

FOCUS —

OFF **BILDRAUM**

THÉÂTRE / MISE EN SCÈNE ATELIER BILDRAUM / LA MANUFACTURE, JUSQU'AU 26 JUILLET, À 19H15

« Ils composent face au spectateur une sorte de promenade architecturale. »

L'IMAGE FINALE
— par Augustin Guillot —

Un plateau noir. Et sur ce plateau, de petites maquettes indistinctes. Au milieu d'elles, deux artistes qui se meuvent dans l'obscurité de cette scène en actionnant les rouages de leur propre dispositif.

L'un provoque sur ces constructions miniatures de micro-changements. L'autre photographie en très gros plan ces espaces pour nous indistincts, et qui deviennent, en des images retransmises sur grand écran, les lieux familiers et froids de la civilisation : piscines, jardins, intérieurs de quelque villa abandonnée. Et, comme l'écrin vivant d'une beauté spectrale, un travail sonore. Fixité de l'image, mobilité du son, telle serait la disjonction sur laquelle repose le dispositif. Bruit d'un dîner. éclats de voix. Et à l'écran, une salle à manger vide de présence humaine. Comme si le son était l'écho d'une chose disparue. Et si ces images, dans leur succession, nous racontent quelque chose, c'est bien l'histoire d'une disparition. Cette salle à manger par exemple, photographiée à plusieurs reprises, d'abord ordonnée, puis

les chaises progressivement renversées. Une douleur s'est emparée de l'espace. Un bruit d'écoulement. Face à l'image toujours fixe et morte, le son monte comme la mer qui nous submerge. L'espace devient alors un lieu de réminiscences et de projections fantasmagiques. Une errance dans un monde d'après la fin du monde, vidée des hommes, au milieu de la minéralité sans vie de la pierre et de l'organité meurtrière de la mer.

“

Une prophétie et une apocalypse

Un tableau de De Chirico dont la petite figure humaine, toujours esseulée, aurait elle-même disparu avec les couleurs chaudes du Midi ; ou un jeune androïde de Spielberg à la recherche de l'humanité, errant dans Manhattan englouti, entouré des figures pétrifiées du passé. Mais pourquoi alors ne pas se contenter d'un simple diaporama sonore ? Quel intérêt y a-t-il à montrer sur scène le processus de fabrication des images ? Il y a évidemment le pouvoir de fascination qui réside

dans cette double vision contradictoire d'un même objet : à la fois miniature indistincte et espace réel de projection de soi. Il y a aussi la présence scénique de ces deux corps qui deviennent à leur tour objet de projection imaginaire. Les deux artistes, comme deux ombres venues d'un autre monde, exécutant mécaniquement et consciencieusement ce programme à l'horizon duquel l'humanité a disparu. Récit d'une fin. Récit d'une disparition. Récit d'une chose à venir aussi. Une prophétie et une apocalypse. Et si, dans la Bible, l'apocalypse se dit avec des mots, c'est que la fin du monde y est indissociable d'une survivance de l'homme et de sa parole. Au contraire aujourd'hui, c'est bien plutôt le monde qui survivra à l'homme. Prophétie moderne donc, qui ne répète pas les gestes obsolètes du passé, mais à qui échoit la figuration de la fin telle qu'elle se présente à l'horizon du monde moderne. Une fin qui ne peut se dire avec justesse qu'au moyen d'un langage inhumain. Une fin sans reste, sans sens et sans parole.

L'INSTITUT INTERNATIONAL
DE LA MARIONNETTE
CHARLEVILLE-MÉZIÈRESFÊTE LES
30 ANSDE SON ÉCOLE NATIONALE
SUPÉRIEURE DES ARTS
DE LA MARIONNETTEET CÉLÈBRE L'OUVERTURE
DU BÂTIMENT QUI LUI EST DÉDIÉ
DU 16 AU 24 SEPTEMBRE 2017
À L'OCCASION DU
FESTIVAL MONDIAL
DES THÉÂTRES
DE MARIONNETTES.M
WWW.MARIONNETTE.COMÉCOLE NATIONALE
SUPÉRIEURE DES ARTS
DE LA MARIONNETTECONCOURS
D'ADMISSION

DU 26 MARS AU 6 AVRIL 2018



Date limite de réception des dossiers : 31 janvier 2018

M
WWW.MARIONNETTE.COM

2017

AUTOMNE

Dans les yeux de David Grossman
Lecture et rencontre avec le lauréat
du Man Booker International Prize 2017
8, 9 et 10 septembre

L'Homme hors de lui
Valère Novarina
20 septembre – 15 octobre création

Stadium
Mohamed El Khatib
27 septembre – 7 octobre
avec le Festival d'Automne à Paris
et le Théâtre de la Ville

Le Poète aveugle
Jan Lauwers
11 – 22 octobre

LA COLLINE
THÉÂTRE NATIONAL

Les Barbelés
Annick Lefebvre – Alexia Bürger
8 novembre – 2 décembre création

Le Chant de l'oiseau amphibie
Wajdi Mouawad
17 novembre – 16 décembre création

Retrouvez l'ensemble
de la programmation
sur www.colline.fr
15, rue Malte-Brun, Paris 20^e

[AU PUBLIC] AVEC DES ŒUVRES ABSCONSES.

Le Monde un événement télérama inter culture arte TRANSFUGE

IN

UNWANTED

INDISCIPLINE / CONCEPTION DOROTHÉE MUNYANEZA / CHARTREUSE DE VILLENEUVE-LEZ-AVIGNON

« La chorégraphe aborde l'histoire des femmes qui ont subi des viols. »

CONJURER LA VIOLENCE

— par Julien Avril —

Le plateau du Tinel de la Chartreuse est un champ de bataille. La bataille intérieure pour trouver ou retrouver le droit à l'existence pour les femmes qui subissent le viol comme arme de guerre. Comment trouver la force de s'accepter lorsque l'on tient sur ses genoux le fruit de la blessure ? A quoi ressemble cette génération engendrée par la violence et que va-t-elle faire de sa colère ? Ici, on ne cherchera pas d'excuses (il n'y en a pas), on ne cherchera pas même à comprendre. C'est autre chose qui est en train de s'accomplir. Une forme de rituel d'exorcisation. Cela commence par le témoignage des femmes rencontrées par Dorothée Munyaneza. Nous les entendons raconter leur histoire en kinyarwandais, et peu

à peu la voix de l'artiste se superpose à elles. Puis les mots ne suffisent plus. Le sol se dérobe alors sous nos pieds et nous plongeons dans l'abîme, représentation sensible de la violence vécue, par le prisme du son, de la voix, des images et du corps. Dans cet artisanat du cauchemar, le temps s'étire, les boucles vocales d'Holland Andrews sont comme les reflets de l'âme des victimes éclatés dans un miroir brisé ; des sons ordinaires tels qu'une pierre cognée sur sol ou le mortier frappant le pilon sont traités en temps réel par Alain Mahé et repris à plein régime dans les enceintes comme pour rendre tangible les coups ou l'assourdissante impossibilité de vivre simplement au quotidien ; Dorothée Munyaneza, entre chant et cri, passe de la voix

témoin de la mère à la rage poétique de l'enfant jusqu'à ce que la danse gagne son corps, au-delà des mots. L'espace lui aussi travaille à représenter cette violence. Un panneau de tôle monumental se dresse à la cours, œuvre du plasticien Bruce Clarke représentant une femme gigantesque sur papier collé et dont Munyaneza déchire le ventre et les jambes, comme pour les mettre en pièces, comme pour mettre en lambeaux le traumatisme. Éclatement de la réalité pour mieux la traverser. Plonger dedans jusqu'à y perdre le recul, subir ensemble un électro-choc esthétique et émotionnel, protégés par le cadre de la représentation. Unwanted, autrement dit « ce qui n'a pas été consenti », le « cadeau » irréversible des miliciens. On ne peut

trouver la paix que si on commet un autre acte symbolique qui vienne réparer l'outrage. Et le théâtre peut jouer ce rôle. Représenter la violence, la convoquer au cœur d'une dramaturgie de la résilience pour mieux conjurer la malédiction. Refaire surgir le démon pour le regarder en face jusqu'à ce que son souffle s'épuise et que son image s'estompe. Ainsi la bête a beau être toujours présente dans le cœur de ces femmes et de leurs enfants, elle ne prend plus toute la place. Elle est logée à l'intérieur d'une colère précise, identifiable. Et la sachant contenue, ils peuvent enfin activement commencer ou recommencer à vivre et convoquer la joie.

REGARDS

IN

SCENA MADRE

DANSE / CHORÉGRAPHIE AMBRA SENATORE
GYMNASE DU LYCÉE MISTRAL

« Des décalages et de l'humour qui prennent le pas sur le réel. »

ÉPLUCHEMENT

— par Léa Lartigue —

Le plateau est nu, vierge de tout élément préfigurant ce qui va ou pourrait advenir. Les conditions favorables à la naissance de quelque chose. La page blanche du spectacle vivant. La chorégraphe italienne Ambra Senatore nous met face à la construction et/ou déconstruction d'une narration, d'un mouvement, d'une distribution et des relations qui se construisent entre ses membres. L'absurdité des situations, des enchaînements des mouvements entre eux est homogénéisée par la précision exacte du rythme, des placements et des entrées, énième preuve de la maîtrise de la chorégraphe. La structure même du spectacle est fondée sur la répétition de séquences, au fur et

à mesure desquelles s'accroissent les mouvements, textes, puis situations puis énigmes. L'humour subtil et léger de la pièce réside dans l'art du contrepoint et du comique de répétition. A ceux qui dénonceront la vanité de la pièce, nous répondrons que la beauté du son des roulettes d'une valise sur le gravier, du bruit des talons d'une femme sur le parquet du deuxième étage, deux personnes qui manquent de se rentrer dedans, ça n'a probablement aucun sens mais ça vaut le coup tout de même.

Très peu d'originalité dans ce spectacle qui donne à voir une danse insignifiante voire agaçante, car utilisant l'absurde et les références cinématographiques communes comme des pâtures jetées à un spectateur affamé qui avalerait n'importe quoi pour tenter d'entrer en contact avec ce qui se joue sur scène. Ressassant le thème de la variation depuis une scène originelle, « Scena Madre » déploie un propos complexe, donnant à voir la façon dont le sens d'une séquence bifurque en fonction d'autres qui la précèdent ou lui succèdent. Sur le coup, on s'ennuie mortellement, tant le procédé se met laborieusement en place, tant les danseurs semblent dans une extériorité totale les uns

par rapport aux autres, laissant de fait leur spectateur dans le même état. Plus encore, on s'énervait d'une création qui flatte son public en lui donnant l'illusion que le déclenchement de son rire, le jeu d'indices auquel il se livre, la reconnaissance d'éléments familiers (pommes de terres épluchées en direct sur le plateau) sont autant de « preuves » d'une connivence entre la scène et lui. 24h après, on se surprend à repenser aux différentes séquences comme aux pièces d'un puzzle, à trouver dans ce collage hétéroclite un petit côté *Gestalt theory* assez intéressant, et on reconnaît toujours un peu de mérite à une création qui fait varier son écho.

OFF

70 MINUTES

THÉÂTRE / MISE EN SCÈNE FRANÇOIS GREMAUD, VIVIANE PAVILLON,
MARTIN SCHICK / 11 GILGAMESH BELLEVILLE« Ce spectacle évolutif est irracontable. »
Sélection suisse en Avignon

HORLOGERIE SUISSE AFFOLÉE

— par Julien Avril —

C'est un « work in progress » au sens le plus littéral du terme. Les acteurs de l'InGoodCompany tricotent méthodiquement leur dramaturgie à l'infini : cinq minutes supplémentaires sont écrites à chaque représentation avec l'aide d'un objet offert par le théâtre, comme une nouvelle ligne de laine d'une autre couleur sur une écharpe bariolée et reprise de partout. Ils réalisent ainsi un spectacle de plus en plus long, donc de plus en plus cher, donc de plus en plus reconnu et donc de plus en plus joué, donc de plus en plus long etc. Cette spirale infernale répond à une logique capitaliste de croissance imparable prise au pied de la lettre, ce qui en démontre autant son absurdité. D'autant que tout doit s'articuler dans le temps imparti. La minuterie surveille et la sentence du temps est irrévocable. Les acteurs courent après leur spectacle avec la nécessaire rigueur de coller au tempo, le moindre écart est fatal et déclenche une réaction en chaîne de ratages aussi désopilants que jubilatoires. Mise en abîme jusqu'à la folie de l'obsession suisse pour la ponctualité, ils manient avec intelligence l'annonce, la répétition et la méta-théâtralité. De Georges Clooney aux trompettes de Maurice Jarre, d'un bout à l'autre, ils repoussent les limites du théâtre.

DE LONGUES MINUTES

— par Marie Sorbier —

Évidemment, le pitch est attractif. Ce show suisse est en construction *ad vitam* ; à chaque date de tournée achetée, cinq nouvelles minutes sont créées. Un peu d'entre-soi ne fait pas de mal, on aime toujours se retrouver plongé avec humour dans les problématiques propres à son métier et le système économique du spectacle vivant se prête facilement au second degré. Une bonne idée donc mais une réalisation qui pose les limites du concept. Avec trois jours de répétition à chaque bout ajouté, c'est à un patchwork de scènes à l'écriture flemmarde voire pauvre que l'on assiste. Et ces minutes qui s'égrènent deviennent longues car le bégaiement des blagues à ses limites et le public mérite certainement un poil plus de profondeur. Les yeux rivés sur le chrono, on attend que cette répétition sans fin s'épaississe et prenne enfin à bras le corps l'ampleur de son sujet. Il se trouve qu'en cette 70^e minute, ils n'y sont pas encore. Mais qui sait, vu les réactions hilares du public visiblement séduit par ce potache tiède, il sera encore temps de laisser la chance, le temps et les futurs acheteurs faire de ce concept un projet artistique.

OFF

1985... 2045

THÉÂTRE / MISE EN SCÈNE KATY HERNAN & BARBARA SCHLITTLER
MAISON DU THÉÂTRE POUR ENFANTS, JUSQU'AU 26 JUILLET, À 15H15

(Vu au Théâtre Am Stram Gram à Genève en mai 2017)

« Deux dates, soixante ans d'écart, tout un monde qui les sépare ? Pas si sûr. »

MACHINE À REJOUER LE TEMPS

— par Julien Avril —

Tout commence par un mur qui s'effondre. Peut-être celui de nos certitudes et de nos représentations du temps. Or les débris assemblés et réorganisés de cette cloison vont servir à reconstruire un chemin qui va vers l'harmonie des générations. Trois acteurs nous parlent des problématiques liées au temps qui passe. La discussion naît du décalage, celui d'un vêtement qui ne semble pas appartenir à la bonne époque. L'apparence est donc le premier marqueur temporel. La mode et, à travers elle, les différents modes de vie qui en découlent. Très vite, la discussion déborde du plateau vers la salle. Les opinions fusent, les concepts s'agitent, les paradoxes s'affinent et les questions pointent leur nez. Une, notamment : « Est-ce que c'était mieux ou moins bien avant ? » Impossible d'en être sûr puisqu'on n'y est plus, ou qu'on y était pas encore. Que faire alors ? C'est là que le théâtre a son mot à dire et son rôle à jouer. Le temps, il faut se le représenter. On joue alors, pour replonger dans le passé, et on reconstitue 1985 avec des bribes de souvenirs, de la musique, des costumes et des objets emblématiques qui feront bien sourire les adultes (et laisseront perplexes les plus jeunes) pour voir ce qui s'y passait.

Et là, stupeur ! On a beau remplacer le MP3 par un baladeur et le laptop par un minitel, c'est toujours le même engouement pour les nouvelles technologies. Dans cet univers nostalgique règne l'espoir et la fascination envers le futur, mais qu'en est-il aujourd'hui ? Pas si facile de se projeter. Alors on continue à jouer, à utiliser les outils du théâtre, à se représenter le temps, à imaginer ce que 2045 pourrait être. Et là, loin du bonbon acidulé qu'était la joyeuse boom des années 80, c'est face à un inconnu bien plus anxiogène que nous nous tenons car à présent l'avenir se dessine sur fond de crise économique et de réchauffement climatique. C'est dans l'aveu de la peur des générations futures, comme d'une peur du noir pour grandes personnes, que se dessine la solution : celle de leur faire confiance, celle de leur apprendre à ne pas se laisser porter par le courant mais de décider eux-mêmes de quoi sera fait leur époque. « 1985... 2045 » est une belle leçon de relativité. Il invite les générations à dialoguer entre elles avec humour et bienveillance, pour que chacune prenne conscience du rôle qu'elle a à jouer dans le grand drame de l'humanité.

Sélection suisse en Avignon

IL NOUS FAUDRA CEPENDANT DÉFENDRE DES

ŒUVRES DIFFICILES. LA MISSION DU THÉÂTRE

OFF LE TEMPS QUI RÊVE

« Moi, j'adore les acteurs ! C'est chouette les acteurs ! C'est bath les acteurs ! », s'enthousiasmait Jean Gabin dans une célèbre interview. Comme il avait raison ! Il faut d'abord voir cette pièce pour ses comédiens. Ils sont — « vieux mot », écrivait Jean-Luc Lagarce — épatants. Il faut aussi voir cette pièce pour ce qu'elle raconte (et le plus souvent elle le raconte bien) : les rêves dont nous sommes faits. La compagnie Les Moutons noirs nous séduit une fois plus. Et il lui faut bien du talent pour nous faire oublier cette vidéo, contrairement à ce qu'en dit le dossier de presse, aussi incontinent que malvenue. **B.S.**

THÉÂTRE
— LES 2 GALERIES, À 14H15 —

EN BREF

IN SUJETS À VIF A :
EZÉCHIEL ET LES BRUTTS DE L'OMBRE

Un fils absent, et pas du tout prodigue. Un garnement qui joue un mauvais tour à ses parents ? Le témoin silencieux d'un drame passé ou futur dont on ignore tout ? L'originalité extrême de cette proposition de Koffi Kwahulé et Michel Risse, les deux parents du fantôme, réside dans la forme de leurs appels sans réponse : un travail sonore d'acousticien pointilleux, de musique concrète jouée à même les murs du jardin à l'aide d'ustensiles d'un quotidien irréal, sur des mots tournés et détournés en une étrangeté aussi drôle qu'inquiétante. Et il se pourrait bien que le « Où est Ezéchiel ? » répété en boucle résonne comme un écho à travers le temps du « Trouvez Hortense ! » rimbaldien. **M.D.**

THÉÂTRE
— ESPACE ALYA, 15H05 —**OFF** CITRONS CITRONS CITRONS
CITRONS CITRONS

Une nouvelle loi impose de ne pas dépasser une certaine quantité de mots par jour. C'est l'expérience, très twitter-dystopique, à laquelle se trouve confronté un jeune couple, qui commence alors un étrange décompte, celui des mots échangés quotidiennement. Pèse-t-on davantage ses mots quand ceux-ci sont soumis à restriction ? Va-t-on plus vite à l'essentiel ? Comment s'approprie-t-on le langage dans un couple ? Les comédiens donnent à voir avec talent la fragilité d'un lien qui se déploie au-delà des mots, dans des lacunes du langage qui sont autant ressources que limites. Mais si le thème est séduisant, le texte ne va pas assez loin, et la mise en scène manque de rythme : on ne ressent pas assez la façon dont la contrainte de concision transforme ceux qu'elle affecte. **M.d.D.**

THÉÂTRE
— ESPACE ALYA, 15H15 —DANSE / MUSIQUE
— JARDIN DE LA VIERGE DU LYCÉE SAINT-JOSEPH
JUSQU'AU 16 JUILLET —**OFF** L'EXTRATERRESTRE
ET LE PETIT CACA

Un extraterrestre rencontre un petit caca : le conte de fées contemporain de Pierre Notte se tient aux lois du genre ; méfiance initiale, apprivoisement progressif, puis éclosion d'un amour entre les objets mal-aimés (l'extraterrestre est un tas de ferraille). L'originalité du texte est d'insuffler des états d'âme à ces créatures inanimées : petit caca a peur de disparaître en devenant flaque sous l'effet de la pluie, l'extraterrestre rouillé a besoin de soin et d'attention, un pylône se rêve chanteuse de cabaret. Il est dommage que la mise en scène, même destinée à un jeune public, ne semble s'adresser qu'à celui-ci. C'était sans doute évitable, tant le texte pose de profondes questions (ce geste d'anthropomorphisation est-il un péché narcissique de l'homme, ou le témoignage d'un ennui qui voit dans le peuplement du monde inerte, l'ultime manière d'y remédier ?) **M.d.D.**

THÉÂTRE
— ESPACE ALYA, 13H25 —**OFF** REVUE ROUGE

Norah Krief interprète des chansons révolutionnaires au milieu d'une formation rock. L'adaptation musicale colle parfaitement à la nature transgressive de ces chants partisans, anarchistes, populaires. La marche ou le balancement, les montées créent une sensation de puissance collective euphorisante. Les chansons dans la pluralité de leurs origines, de leurs époques et de leurs revendications entraînent dans une spirale de convergence de luttes universelle tout à fait galvanisante. Du féminisme provocateur des Pussy Riot à la solidarité louée par Brecht jusqu'aux appels à quitter les machines ou encore à renoncer à la fécondité, c'est le même combat contre l'oppression. Et si nous sommes parfois amusés ou déstabilisés par certaines paroles désuètes ou violentes, on ne peut rester insensible à la force qui émane de ces chants, cette même force qui pousse les hommes à lutter pour le bonheur, quitte à y risquer sa vie. **J.A.**

THÉÂTRE
— LES 2 GALERIES, 14H15 —

NU DANS LE BAIN

La beauté chaude et feutrée d'un atelier. Chose rare, les pierres de la Chartreuse pour témoin, un modèle prend la parole en même temps que la pose. Le peintre lui, scrute avec distance et bienveillance celle qui, nue, se présente à lui. Un job comme un autre. C'est un plan à trois qui se joue ici : Agnès Sourdillon soliloque et s'interroge, David Gery peint et agence le temps et l'espace, le public quant à lui, muni de feuilles et de crayons, dessine. Ce chœur génère une ambiance sonore subtile et immersive ; le grincement du papier et cette digression mentale accompagnent avec une douce indolence le silence nécessaire à la création. **M.S.**

THÉÂTRE
— CHARTREUSE DE
VILLENUEVE-LEZ-AVIGNON —

LA ROUTE DU LEVANT

DOMINIQUE ZIEGLER / JEAN-MICHEL VAN DEN EYDEN
CRÉATION AVIGNON 2017

L'ELDORADÔME
8 > 28/07 - RELÂCHE LES LUNDIS

14H00

COLLÈGE DE LA SALLE
+33 (0) 4 90 83 28 17 / reservationlasalle@outlook.fr
3, place Pasteur - 84000 AVIGNON

CLIM

DOMINIQUE VALADIÉ

AU BUT

DE THOMAS BERNHARD

TEXTE FRANÇAIS DE CLAUDE PORCELL

MISE EN SCÈNE CHRISTOPHE PERTON

AVEC LÉNA BRÉBAN - YANNICK MORZELLE
MANUELA BELTRAN

DU 9 SEPTEMBRE AU 5 NOVEMBRE - 21H

La verve grinçante de Thomas Bernhard pour une comédie hautement biographique

MISE EN SCÈNE STÉPHANIE TESSON

AMPHITRYON

DE MOLIÈRE

AVEC JEAN-PAUL BORDES - BENJAMIN BOYER - ANTONY COCHIN - ODILE COHEN - MATHIAS MARÉCHAL
GUILLAUME MARQUET OU LAURENT COLLARD - CHRISTELLE REBOUL - NICOLAS VAUDE

DU 12 SEPTEMBRE AU 31 DÉCEMBRE - 21H

Un grand respect du vers et une vivacité qui enchantent. LE FIGARO

MISE EN SCÈNE VINCENT DEBOST ET HÉDI TILLETTE DE CLERMONT-TONNERRE

LES DEUX FRÈRES ET LES LIONS

DE HÉDI TILLETTE DE CLERMONT-TONNERRE

AVEC HÉDI TILLETTE DE CLERMONT-TONNERRE ET LISA PAJON OU ROMAIN BERGER - ET LA PARTICIPATION DE CHRISTIAN NOUAUX

À PARTIR DU 1^{ER} SEPTEMBRE - 19H

D'après une histoire vraie !
Un pur objet de plaisir et de connaissance.
FRANCE CULTURE

EST PLUS HUMBLE, ENCORE QU'AUSSI GÉNÉ-

01 45 44 50 21
75 bd du Montparnasse, 75006 Paris
www.theatredepoeche-montparnasse.comTHÉÂTRE POCHÉ
MONT PARNASSE

ANOUS PARIS LE FIGARO Irockupibles adam

LES RENCONTRES D'ARLES

UN MONDE QUI SE NOIE

EXPOSITION / GIDEON MENDEL / GROUND CONTROL, JUSQU'AU 24 SEPTEMBRE

— par Johanna Pernot —

On dirait que cette édition des Rencontres a fait la part belle à la photo documentaire. Migrations, guerres, dictatures ou catastrophes écologiques : nombreux sont les travaux qui témoignent d'un monde en crise. Gideon Mendel, lui, s'est frotté au phénomène des inondations. Depuis dix ans, le photographe sud-africain, connu pour ses travaux humanistes sur le sida ou l'apartheid, sillonne la planète pour enregistrer les traces laissées par l'eau sur les maisons et leurs habitants. L'axe aux crues qui noient les rues et dévastent les intérieurs, quelle attitude adopter ? La colère, la résignation, le désespoir, la tristesse ? Une prise de conscience écologique ou cynique ? De l'Angleterre au Brésil en passant par l'Australie et les Philippines, loin de tout misérabilisme, le photographe dresse des portraits très dignes des victimes, parfois émouvants, parfois apaisés. Est-ce un clin d'œil à la célèbre peinture *American Gothic* ? La photographie frontale d'un couple britannique, pris en combinaison verte devant sa maison, rappelle celle des fermiers austères de Grant Wood qui, la fourche à la main, font face à la Grande Dépression. Une façon de dire que, crise économique ou réchauffement climatique, les fléaux sont toujours fabriqués par les hommes ? Ce qui frappe, sur ces grands formats aux couleurs chaleureuses, c'est le dénuement et l'acceptation de ces hommes

et ces femmes aux mains vides. La distanciation instaurée par la mise en scène peut nous y faire projeter l'allégorie de notre condition : « L'homme n'a point de port, le temps n'a point de rive / Il coule, et nous passons ! », écrivait Lamartine. On aime particulièrement la vidéo « Chapitres de l'eau » qui complète l'exposition : la caméra, qui suit de dos le retour des habitants sur les lieux naufragés du monde entier, nous fait voir à travers leurs yeux le désastre. L'eau parfois jusqu'à la taille, on pousse avec eux la porte de leur maison. Au-delà du constat, le lauréat 2016 du Jackson Pollock prize for creativity propose un regard neuf sur le quotidien, dépayssé et poétique, au sens où l'entendait Cocteau, « sous une lumière qui secoue la torpeur. » A la dérive, on se sent un peu comme Noé après le déluge : la vidéo révèle l'apparition d'un nouveau monde, qu'on découvre à coups de rame, dans les rues métamorphosées en canaux. L'eau se fait miroir des paysages. Le familier devient inconnu. La sensualité et le silence émergent des images. Pour finir, une troisième série propose des agrandissements des clichés personnels des sinistrés, exhumés des tiroirs. Le résultat est magnifique. Le papier photo, altéré par l'eau, s'éclabousse de couleurs incroyables, alchimiques : on dirait des fresques écaillées, des repentirs où se décele une intimité révolue – le passé oblitéré par les hasards de l'eau, la plus féconde des artistes.

LOOKING FOR LENIN

EXPOSITION / NIELS ACKERMANN & SÉBASTIEN GOBERT

CLOÎTRE SAINT-TROPHIME, JUSQU'AU 24 SEPTEMBRE

— par India Bouquerel —

Symboles de l'influence de la Russie sur le pays, les 500 statues de Lénine que comptait l'Ukraine ont toutes disparu des places publiques et des stations de métro. Elles ont été détruites par la foule au plus fort de la crise ukrainienne de 2013-2014, avant que des lois de « dé-communisation », en avril 2015, n'organisent plus officiellement cette purge emblématique. Le photographe Niels Ackermann et le journaliste Sébastien Gobert ont sillonné l'Ukraine pour comprendre ce qu'il était advenu de ces statues, une fois déboulonnées, et mieux cerner les enjeux de mémoire dans ce pays en guerre. Première surprise, la scénographie, simple et ludique, imaginée par Peter Pfrunder du Fotostiftung. L'espace a été conçu comme une succession de piédestaux dont on aurait enlevé le promontoire. Le spectateur circule entre les colonnes et découvre au hasard de ses déambulations, les reliques bien cachées de l'ex-leader. Et des reliques, il y en a beaucoup, présentées dans une série de clichés aux couleurs froides, dont le cadrage laisse apparaître un monde en déliquescence, déshumanisé. Dans ce décor de décrépitude, trônent les restes de statues, en pied, en buste ou en morceaux façon charcuterie. Une série photographique tour à tour cocasse et poignante. Certaines statues ont été remises, intactes, parfois retournées contre le mur ou contre le sol en punition, d'autres ont été démembrées, décapitées à l'instar de l'idéologie qu'elle symbolise. Les Romains connaissaient la « damnatio memo-

riae », la condamnation à l'oubli – les statues des empereurs déchu étaient défigurées à coup de masse, leurs noms effacés des monuments publics – en Ukraine, la statue officielle russe a été victime de « Leninopad », la « chute de Lénine ». Les clichés d'Ackermann la montre humiliée, déguisée, repeinte en cosaque, grimée en Dark Vader ou en clown comme à Korji où une de ces statues, amputée des deux jambes, porte désormais une veste bleue canard et une chemise jaune criarde. D'autres encore sont livrées en pâture à la nature : « elle va la dévorer », s'enorgueillit ainsi un habitant d'Obyrok qui a abandonné la tête du père de la Révolution bolchévique au milieu des ronces. Les témoignages, recueillis par Gobert dans tout le pays, dévoilent les conflits mémoriels qui animent la population ukrainienne et apportent un contrepoint lumineux aux photographies d'Ackermann. Certains déplorent, à l'instar de ce retraité de Berdansk interrogé par le journaliste, qu'on se soit attaqué au « symbole d'une utopie perdue ; ils feraient mieux de se construire un avenir au lieu de détruire mon passé. » Désossés, utilisés comme pied de baignoire ou – ironie du sort – entreposés comme un simple déchet de la société de consommation qui l'a supplantée, ces Lénine de pierre condensent toutes les contradictions d'une société ukrainienne en perte de repères.

PLUS DE OFF AU VILLAGE

Direct de Radio Osmose

Agora, vendredi 14 juillet de 13h à 15h

« Le conte, reflet des inégalités ou effet d'émancipation ? »

« Les conteuses et conteurs de l'APAC (Association Professionnelle des Artistes Conteurs) proposent d'interroger leurs répertoires, et les réalités concernant les inégalités femme / homme, etc. Cette rencontre propose de mettre en lumière les interactions entre ces deux dimensions : comment les stéréotypes au cœur des contes traditionnels et des récits contemporains influent sur les « rôles » dévolus aux unes et aux autres ? Comment ce que l'on est, ce que l'on vit et ce que l'on désire éclairer, voire même déterminer ce que l'on transmet au public, etc. En présence de professionnels du conte mais aussi d'artistes œuvrant dans d'autres disciplines, avec la participation d'Eléna Suzat, experte des questions d'égalité femmes/hommes, qui a travaillé auprès de la ministre des familles de l'enfance et des droits des femmes et Aurora Evain, metteuse en scène, autrice et historienne du matrimoine. »

Agora, vendredi 14 juillet de 15h à 17h

Culture pour tous, est-ce encore possible ?

« Échange avec Avignon Festival & Compagnies et sa nouvelle commission en charge du développement des publics et des représentants de comités d'entreprises ou de projets culturels collectifs de différents territoires et des représentants de politiques publiques sur des questions telles que : quelle est la place et le rôle de l'artiste dans la cité ? Quelles rencontres avec les habitants ? Qui est le public, le « non public » ? Comment les actions culturelles sont prises en charge ? Par qui ? Avec quel financement ? Quelle transformation sociale observée ? Démonstration d'application concrète de la déclaration de Fribourg sur les droits culturels. »

Agora, samedi 15 juillet de 14h à 16h

Rencontre : la danse se livre #2

« Les rendez-vous qui rassemblent l'été à Avignon, les artistes chorégraphiques, le public et les professionnels, s'inscrivent dans l'histoire des Hivernales. Le CDC poursuit donc ce cycle de rencontres. En collaboration avec AF&C et le blog Ouvert aux publics, elles permettront de découvrir et d'échanger avec les chorégraphes et danseurs présents à Avignon cet été. »

Agora, samedi 15 juillet de 16h à 17h30

Journée des auteurs

Agora, dimanche 16 juillet, de 10h à 22h

Toutes les informations sur www.avignonleoff.com

LE ROMAN DE MONSIEUR MOLIÈRE

BOULGAKOV, MOLIÈRE, LULLY

LE MONDE.FR

« UN PORTRAIT TERRIBLEMENT ATTACHANT ET VIVANT. »

RADIO CLASSIQUE

« DRÔLE ET LIMPIDE. »

FRANCE 3

« UN PUR BONHEUR ! »

L'HUMANITÉ

« MOLIÈRE PLUS VIVANT QUE JAMAIS. »

WWW.ROMANDEMOLIERE.COM



PETIT LOUVRE
CHAPELLE DES TEMPLIERS

DU 6 AU 30 JUILLET
3 RUE FÉLIX GRAS
RES: 04 32 76 02 79
RELÂCHE LES MARDIS

11H

Voix des Plumes - Licence 2-1060130

Là! C'est de la Musique

Festival de Musiques à Avignon - 2^e édition
du 15 au 19 juillet 2017
Collège Joseph Vernet
www.lacestdelamusique.com
Renseignements > tel: 09 80 97 06 37

AÏDA & BABAK - MAARJA NUUT
BOYER & SAMUELITO - YUMA - DUO DU BAS
KATERINA FOTINAKI - LA MAL COIFFÉE
BASOKIN
COMO MAMAS - GRÉN SÈME
NAWAL - SAMARABALOU
LES SIESTES ACOUSTIQUES
DE BASTIEN LALLEMANT
JACKY MOLARD - LALALA NAPOL
DUO MONTANARO - DJ. JEAN DE LARDEMELLI
SISSY ZHOU - LO COR DE LA PLANA

REUSE: IL DOIT PLAIRE, SÉDUIRE, RÉJOUIR,

LA QUESTION

QUAND EST-CE QU'ON ARRIVE ?

— par Thibault Amorfini —

La question me plonge immédiatement dans un souvenir d'enfance, à l'intérieur de la Renault 5 Turbo bleue métallique de mon père, avec ma mère, sur le trajet reliant Paris à Riom-ès-Montagnes en Auvergne. 516 kilomètres de route qui au stade de l'enfance me paraissent une éternité. Entre mal de voiture et siestes courtes, l'interrogation revenait systématiquement comme un gimmick. Un regard de jeunesse porté sur l'arrivée, les yeux rivés sur le bitume qui défilait sans prendre en compte la nature floutée par la vitesse. Sur la plage arrière de la voiture le passé, sur le capot avant le futur, et cette question qui n'était qu'un prétexte pour remettre en question le présent. Un instantané qui restera comme une image bouée que je chérirai à la disparition de mes parents (le plus tard possible). De cette interrogation est venue avec le temps la perspective d'un monde nouveau et au détour des chemins de traverse la question est devenue vaine... Le trajet ennuyeux est dorénavant une expérience de vie puissante où chaque instant se grigne. Les yeux décryptent désormais ce paysage que notre impatience floutait, descendu de la voiture qui nous a sortis de l'enfance, nous avançons en cavalier

solitaire. La question s'efface peu à peu puisque notre destination se trouve ici en gare du présent. On regarde l'horloge en attendant le train sur le quai pour saisir notre nouvelle destination, celle où nous basculerons définitivement dans un voyage infini. On aimerait se retourner pour revenir sur nos pas et changer ce qui est définitivement gravé dans notre histoire, pour croiser par exemple une dernière fois le regard d'un ami qui a déjà pris sa place vers cette destination sans retour. Toujours sur ce même quai, en attendant notre heure, on espère que cette fois-ci notre train sera en retard (et on ne demandera pas de remboursement pour sûr), et dans cette délicieuse attente immobile propice à la réconciliation, on se pose cette question à la fois vertigineuse et terrifiante : quand est-ce qu'on repart ?

Thibault Amorfini est auteur, acteur et metteur en scène. Il met en scène « Tu seras un homme papa » au Ninon Théâtre à 11h15.

LA PHOTO



« Looking for Lenin » © Niels Ackermann (voir p.12)

I/O Gazette n°66 — 14.07.2017

La gazette des festivals — Gratuit, ne peut être vendu.

I/O — BESIDE, 177 rue du Temple, 75003 Paris —

SIRET n°81473614600014 / www.iogazette.fr

Imprimerie Le Progrès, 93 avenue du Progrès, 69680 Chassieu

Directrice de la publication et rédactrice en chef

Marie Sorbier marie.sorbier@iogazette.fr — 06 11 07 72 80

Directeur du développement et rédacteur en chef adjoint

Mathias Daval mathias.daval@iogazette.fr — 06 07 28 00 46

Rédacteur en chef adjoint Jean-Christophe Brianchon jc.brianchon@iogazette.fr

Responsable Diffusion Julien Avril julien.avril@iogazette.fr

Conception de la maquette Gala Collette

Ont contribué à ce numéro

Julien Avril, India Bouquerel, Mariane de Douhet, Eve Farache, Pierre Fort, Augustin

Guillot, Léa Malgouyres, Johanna Pernot, Bernard Serf.

Photo de couverture © Elodie Fougère

LE FAUX CHIFFRE

14,7

C'est le nombre de kilomètres affichés par le podomètre de Jeanne Balibar à la fin de « Die Kabale ».

L'HUMEUR

« Monsieur,
le I/O du jour ?
— Non merci,
c'est trop
lourd. »

Un festivalier

AGENDA DES FESTIVALS

Chalon dans la rue

« La ville succombe aux charmes des arts de la rue pour la 31e édition du festival. Chalon dans la rue va à nouveau faire vibrer des dizaines de milliers de spectateurs par la programmation proposée cette année. Dans les recoins des rues, des places et des parcs, le talent des artistes amène à célébrer avec eux ce qui fait la renommée de cette ville. »

Du 19 au 23 juillet à Chalon-sur-Saône

La Mousson d'été

« Des textes de théâtre contemporain comme s'il en pleuvait : lectures, spectacles, ateliers, concerts... Avec constance depuis 1995, La Mousson d'été revient au bord de la Moselle et présente des textes inédits venant du monde entier. Des comédiens s'en emparent et réalisent des mises en espace, des formes légères et enlevées. »

Du 24 au 30 août à Pont-à-Mousson

FESTIVAL DE BELLUARD : AVANT-GARDES SUISSES

— par Mathias Daval —

Dans la pléthore de festivals qui inondent de leur programmation plus ou moins folklorique les mois d'été en Europe et à travers le monde, il en est qui ressortent par leur originalité et leur engagement. Parmi ceux-là, I/O Gazette a assisté cette année au festival Belluard Bollwerk International, dix intenses journées de créations contemporaines en Suisse.

Il y a au mois de juin des occasions parfois exotiques de suivre la route des festivals, de Montpellier à Venise, de Sibiu à Ravenne, d'Amsterdam à Kuopio. Et puis il y a Fribourg. 38 000 habitants, coincée entre Lausanne et Berne. Depuis 34 ans, la ville accueille dans sa forteresse de Belluard un festival pluridisciplinaire aussi implanté localement qu'à dimension internationale. Cette année, des reprises de projets de Philippe Quesne ou Bouchra Ouizguen, mais aussi beaucoup de créations commissionnées par le festival. C'est le cas de « Travelling » de Massimo Furlan, l'un des plus célèbres hérauts de la scène suisse. Dans ce « trajet de nuit performatif », une vingtaine de spectateurs sillonnent les pourtours de Fribourg entre 22h et minuit... assis dans un bus ! C'est à travers les fenêtres du véhicule que chacun découvre des saynètes urbaines, un casque audio planté dans les oreilles bercées par le piano de Philip Glass ou de Nina Simone. Dans ces marges désertes et silencieuses, décors de films ready-made, surgissent des figures lynchéennes, parfaitement immobiles, comme d'éphémères visions nocturnes d'une réalité parallèle. Une menace d'orage interrompt le trajet, qui aurait dû se poursuivre, à pied cette fois, dans la forêt. On a hâte de retrouver la performance en entier à une autre occasion. Au centre du festival, installé dans l'Arsenal'Alt,

anciens arsenaux reconvertis en lieu associatif, une cantine éphémère propose ses saveurs aux festivaliers. La porte à côté, l'artiste malaisien Rishin Singh propose sa performance « Treephones ». L'idée peut faire sourire : il a récupéré des branches et brindilles dans la région, qu'il a exposées sur un mur après avoir coincé des bouchons d'oreille à leurs extrémités. Le spectateur est invité à en acheter une paire, et à flâner dans la ville (des parcours sont proposés) en se laissant guider par les sensations. Une fois oublié qu'on a l'air parfaitement ridicule avec ce déguisement cheap de faune urbain, il est en effet exaltant de sentir les vibrations provoquées par le vent et le corps sur ces curieuses extensions auriculaires...

“

Hors des sentiers battus

Un peu plus tard, on récupère l'étrange kit de « Regard sur l'image en mouvement » : un lecteur avec son casque audio et un tabouret. Le principe de cette installation de l'Allemande Britt Hatzius est de se tenir devant l'un des trous aménagés dans la palissade de la rue Saint-Michel. De l'autre côté : un terrain vague envahi par les herbes sauvages et les débris. Pendant une dizaine de minutes, on écoute la voix de deux enfants décrire spontanément avec leurs mots ce qu'on a soi-même devant les yeux. Progressivement, comme dans le cultissime « Les Photos d'Alix » d'Eustache, le récit se distord pour aller triturer le rapport entre langage et réalité. C'est beau et troublant. Dans son souci d'occuper et d'explorer le territoire, le festival propose aussi de surprenantes hybridations, à l'instar de « Bastion 2492 » du collectif de game-théâtre

Machina eX. Cette création technoludique exploite la partie ancienne de la forteresse de Belluard (XVe siècle) en réunissant une douzaine de spectateurs pour une sorte d'Escape Room performative autour d'une thématique eco-sci-fi assez classique mais efficace. De l'immersif et de l'interactif pur jus, qui à défaut de forte valeur ajoutée artistique apporte sa dose d'originalité et de fun. Original, l'est aussi ce musical « Temporary Distortion », aka « Duo pour funi », qui se déroule pendant le (court) trajet en funiculaire pour relier la ville haute à la ville basse. Lorsque le trompettiste précise que son improvisation est basée sur le fa dièse produit par le grincement du véhicule, on décolle direct vers d'autres dimensions... Celles de Basel Zarea par exemple, réfugié palestinien, dirigé ici par Tania El Khoury dans une petite proposition de dix minutes, « As Far As My Fingertips Take Me », que I/O avait déjà pu expérimenter à Latitudes Contemporaines. Un casque audio (c'est peut-être le fil rouge du festival, ce rôle prégnant de l'écoute !), sur fond musical, permet d'entendre son histoire, qu'il tatoue au henné sur notre bras gauche tendu dans un orifice au milieu d'une paroi blanche : un joli moment de grâce simple et charnel, de transmission d'une mémoire par la peau. Toutes ces explorations et bien d'autres sont assumées et revendiquées par la nouvelle directrice du Belluard depuis 2015, Anja Dirks, qui dans son ancienne vie occupait la direction artistique du festival Theaterformen. Sortie hors des sentiers battus : un parti-pris qu'on aimerait voir plus souvent mis en œuvre dans les festivals de spectacles vivants que l'on parcourt à longueur d'année.

Belluard Bollwerk Festival, Fribourg, du 22.06 au 01.07

REPORTAGES

BIENNALE(S) DE VENISE

— par Jean-Christophe Brianchon —

A ceux qui revendiquent et visitent Venise comme la capitale culturelle patrimoniale d'une Europe qu'ils voudraient déchuë, restent encore quelques semaines pour changer d'avis : tout l'été, la ville italienne s'affirme comme un des lieux de création majeurs de cette année 2017.

Entre la biennale de danse, qui vient de s'achever, celle de théâtre, qui débute bientôt, et celle d'art, qui court encore jusqu'au mois de novembre, tout devient possible : même de ne pas mettre les pieds sur la place Saint-Marc. Car quel intérêt de s'y engouffrer alors que le temps nous laissera toujours l'opportunité d'y poser le regard un jour, et qu'à quelques mètres de là sont exposées temporairement certaines des créations les plus passionnantes du moment ? Nous vous laissons l'opportunité de juger, et tâchons plutôt de vous rendre envieux de ce que jamais plus vous ne pourrez voir, faut d'y avoir cru et d'être venu au mois de juin à la biennale de danse. Cette édition 2017 avait pour particularité d'entremêler savamment l'idée de patrimoine dont la ville peine à se défaire, avec celle de jeune création contemporaine, puisque furent invités entre autres Alessandro Sciarroni, pendant que venait sur scène recevoir le Lion d'Or celle que la carrière et la légende ont aujourd'hui muée en trésor de la culture in-

ternationale chorégraphique : Lucinda Childs. Un Lion dans les mains, la chorégraphe américaine est donc venue expliquer ce « Dance » que nous ne présenterons pas tant il fait aujourd'hui figure d'icône par la permanence inébranlable de la force de ses images et de son panache, bientôt 40 ans après sa création en 1979. Tout est là encore intact, le temps en plus, qui rappelle à quel point le génie est immortel et la grâce, précoce.

“

Un parcours dicté par la poésie

Précoce, comme le talent d'Alessandro Sciarroni, dont les trois pièces chorégraphiques présentées sonnent comme autant de coup sur nos têtes rappelant qu'aujourd'hui ne vaut pas moins qu'hier, à commencer par « Chroma ». Solo d'une heure pendant lequel le danseur italien se transforme en derviche mystique à la recherche de son centre, cette pièce s'ancre peu à peu comme une quête aux relents métaphysiques au terme de laquelle le spectateur rincé peut se targuer d'avoir assisté à la transformation du monde et de sa marche : homme danseur devenu Christ, Alessandro Sciarroni ne sera plus le dépendant de cette terre sur laquelle il vit, mais bien plutôt celui autour de qui celle-ci ne

cessera jamais de tourner. Une claque, donc, dont le festivalier ne peut que difficilement se remettre puisqu'en sortant du Teatro alle Tese c'est à l'appel de la biennale d'art qu'il se trouve obligé de répondre. Pas toujours aussi stimulante que sa voisine consacrée à la danse, celle-ci propose tout de même des installations puissantes à la force revendicatrice remarquable, à commencer par celle de la plasticienne allemande Anne Imhof. Dans cette gigantesque cage de plexiglas, le visiteur est confronté à toute la violence symbolique du monde, quand sous ses pieds rampent ces hommes que la Terre écrase et exploite. Une vision ahurissante, à laquelle le pavillon français, situé juste en face, ne peut faire écho, tant l'installation sonore de Xavier Veilhan y est insignifiante, malgré son brio technique. Mais alors, comment se reposer nous direz-vous ? Une autre jour, peut-être. En tout cas certainement pas en vous dirigeant vers le Palazzo Grassi, où Damien Hirst expose ses « Treasures From The Wreck of The Unbelievable » : un parcours dicté par la poésie, dans lequel le plasticien britannique expose les limites du réel en plongeant le visiteur dans la découverte d'œuvres réminiscentes d'une histoire entièrement fictive. Une tentative d'historicisation du présent et d'excavation du temps d'une beauté crasse. Éternelle, comme Venise.

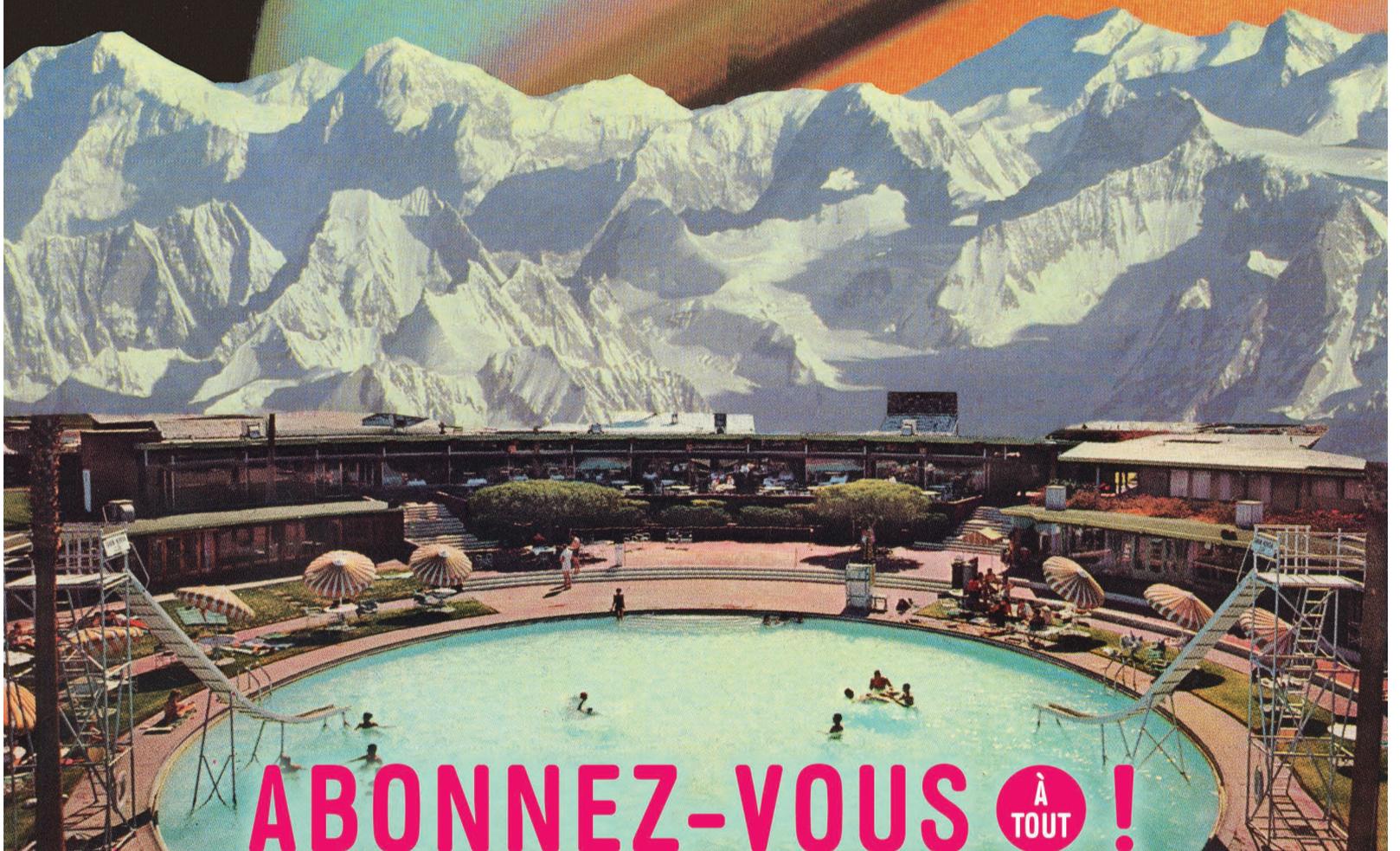
Biennale de Venise, du 23.06 au 23.07

ET NOUS COUPER POUR UN TEMPS DE NOS

PEINES INTIMES ET DE NOS MISÈRES. — JEAN VILAR

la  illette

SAISON 2017
2018



ABONNEZ-VOUS  !

JAN FABRE *MOUNT OLYMPUS*

Du 15 septembre à 19h au
16 septembre 2017 à 19h

Un événement exceptionnel !

24 heures de performance, de tragédie grecque et de débauche dionysiaque !

.....
ISRAEL GALVÁN • DIMITRIS PAPAIOANNOU • DELAVALLET BIDIEFONO
.....

Et aussi Milo Rau • De Warme Winkel • Robert Lepage • Les 7 doigts de la main
William Forsythe X Ryoji Ikeda • Vincent Macaigne • Koen Augustijnen
Phil Hayes • Bartabas • Théo Mercier & François Chaignaud • Angelin Preljocaj...

Info/résa 01 40 03 75 75 • lavillette.com

M. Rau, V. Macaigne, Forsythe/Ikeda : avec le Festival d'Automne à Paris - R. Lepage, V. Macaigne, D. Papaioannou, I. Galván : avec le Théâtre de la Ville - Forsythe/Ikeda : avec la Galerie Gagostian, la Galerie Almine Rech
R. Lepage, Les 7 doigts de la main : dans le cadre de Québec à La Villette - K. Augustijnen : avec le CENTQUATRE-PARIS - A. Preljocaj (*Helikopter*) : avec l'Ircam dans le cadre du festival ManiFeste-2018